

d'anciens élèves de l'École, se trouve le gracieux monument élevé à la gloire d'Henri Régnauld. Deux colonnes supportent un entablement surmonté d'un fronton où, parmi des branches de laurier enlacées, apparaît en lettres d'or le mot : Patrie. Sur les colonnes sont gravés les noms des élèves, noms obscurs pour la plupart, qui se sont dévoués pour le salut de la France, en 1870. Au sommet de ces colonnes se détache le buste de Régnauld par Barras. Sur le piédestal, une belle figure allégorique, la Jeunesse, gémissante sous ses longs voiles, dans un beau mouvement d'émotion, se hausse sur la pointe du pied gauche et tend au jeune maître le rameau historique. La palette, l'appui-main, les brosses sculptés sur le soubassement forment une jolie décoration et rappellent en même temps les triomphes artistiques si prématurément interrompus par la mort.

Monument d'une large et puissante exécution, quoique d'une grande simplicité, devant lequel le plus morose ne peut rester indifférent. Chapu, l'auteur de cette gracieuse figure de jeune fille, a donné dans cette statue la mesure de son génie.

Après avoir traversé la salle Melpomène, vide de ses larges toiles au moment de ma visite, le guide me conduit dans une petite chambre carrée, dont les murs sont tapissés, du haut en bas, de tableaux, tous de même dimension. Il y en a tellement qu'on a dû en accrocher une vingtaine au milieu, à des cloisons à pans. Les cent vingt-cinq toiles qui sont là, sous nos yeux, sont les Grand-Prix de Rome, depuis leur fondation, c'est-à-dire depuis plus de deux siècles. Elles racontent l'histoire de la peinture française depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours, et je ne crois pas qu'il y ait en Europe une collection de cet intérêt historique. Salle la plus curieuse de l'École et la moins connue assurément.

J'ai demandé à mon guide si les visiteurs paraissaient s'intéresser à l'étude de ces tableaux.

— Non, monsieur, me répondit-il; ce sont, voyez-vous, des travaux d'élèves...